

La chambre du temps

Claire Savoie, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, Galerie Skol, du 6 mai au 3 juin 2000

Number 180, September–October 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17762ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(2001). La chambre du temps / Claire Savoie, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, Galerie Skol, du 6 mai au 3 juin 2000. *Spirale*, (180), 50–51.

LA CHAMBRE DU TEMPS

QUELQUE CHOSE QU'ON CROIT POUVOIR TENIR DANS LA MAIN de Claire Savoie

Galerie Skol, du 6 mai au 3 juin 2000.

AU CŒUR de la grande pièce chez Skol, prend place une monumentale structure cubique à l'architecture sommaire et immaculée. Si on en fait le tour rapidement, c'est pour constater l'ouverture qui y est pratiquée à un de ses angles et qui, bien qu'étroite, permet d'y avoir accès. Pourtant, c'est à partir seulement de ce seuil qu'il est possible de donner suite à l'exploration de cet espace, lequel déjà est habité par un réseau de fils de nylon dont la configuration en quadrillé répond parfaitement à la coupe angulaire de la pièce. Toute cette rigueur mathématique savamment déployée dans l'espace voit pourtant sa monotonie contrecarrée par les effets de réverbération que multiplie l'éclairage provenant du puits de lumière. La grille, dont la stabilité devient fugace, réussit à tromper le regard qui confond soudain les limites mêmes du lieu. Par là est suggéré le départage impossible entre ce qui est fini et ouvert. Que le repoussoir de ce damier tridimensionnel provoque à la fois une poussée vertigineuse capable de tromper les sens, ce n'est là que le premier des paradoxes que réalise la dernière installation de Claire Savoie.

À ce plaisir des yeux provoqué par le dispositif formel, succède rapidement l'intrigue posée par l'épellation de mots que nous donnent à entendre à tour de rôle deux voix, respectivement féminine et masculine. Avare semble-t-il de son contenu, cette trame sonore égrène posément, quasi en cadence, les lettres d'un texte auxquelles la petite chambre donne une présence insoupçonnée. Ces voix hors champ, comme on dit au cinéma, c'est-à-dire en dehors de ce qui relève du regard, prennent corps soudain dans l'espace circonscrit de la pièce construite. D'hypothétiques constructions de sens émergent de ces lettres scandées, plus petite unité de ce que l'on parvient à rassembler en mots, mais que l'on devine également organisées en phrases.

S'impose au spectateur la supposition qu'il se déroule là un récit, mais dont il faut d'abord attraper les extrémités pour en reconstituer le propos. Or précisément, ce récit se déroule ou s'enroule plutôt à la manière d'une spirale en mouvement continu puisque sa structure en boucle empêche le spectateur d'en localiser seulement le début ou la fin. Forcé d'accepter cette part d'insondable, le spectateur doit plutôt se résoudre à explorer les sonorités des lettres et le rythme de leur dictée. Puisque la trame sonore le prive de la temporalité du récit qu'elle

prétend livrer, seule celle de l'énonciation finit par compter; s'ensuit une dilatation du temps présent capable d'épuiser les notions temporelles se rapportant au passé comme au futur.

Ce n'est donc qu'au prix de laborieux efforts, du reste vains, qu'un texte émergera de ce manège incessant, gardien jaloux sans doute d'un secret qui ne peut être dévoilé, d'une zone intime semble-t-il dont on veut limiter l'accès. Dans ces œuvres antérieures, comme maintenant, l'artiste, par le traitement qu'elle leur impose, nous transmet sa fascination pour les mots, mais pour la littérature également où elle puise maintes influences dont une, sans conteste, mallarméenne. Sans pouvoir identifier les auteurs qui se profilent derrière les textes épelés, c'est avec une référence littéraire que l'installation invite à faire un rapprochement. En effet, le dispositif fait en quelque sorte écho aux espaces à la fois rigoureusement géométriques et déroutants dépeints dans certains des nouveaux romans, ceux d'Alain Robbe-Grillet notamment. S'y mêlent en effet une obsession descriptive voulant définir les lieux et les choses, et la mise en échec de ces mêmes procédés par leur usage excessif. Et cela, sans compter la circularité du récit, souvent étourdissante, qui n'en finit pas d'achopper sur le sens de l'histoire amorcée et les attentes qu'elle suscite. Dans l'installation de Savoie, la grille en fil de nylon marque le lieu, mais sans lui arrêter des dimensions; l'épellation des mots s'avère quant à elle un exercice vaniteux, une pulsation qui tourne à vide. Même si ces procédés poursuivent habituellement l'objectif de rendre les choses plus claires et familières, ils sont ici déployés de manière à neutraliser ces finalités rassurantes. Les frontières de la réalité que l'on tente de circonscrire demeurent volontairement intangibles comme si la multiplication des codes d'accès et d'informations ne menait qu'à la création de parasitages, à la désorientation du spectateur.

Vertige chronique

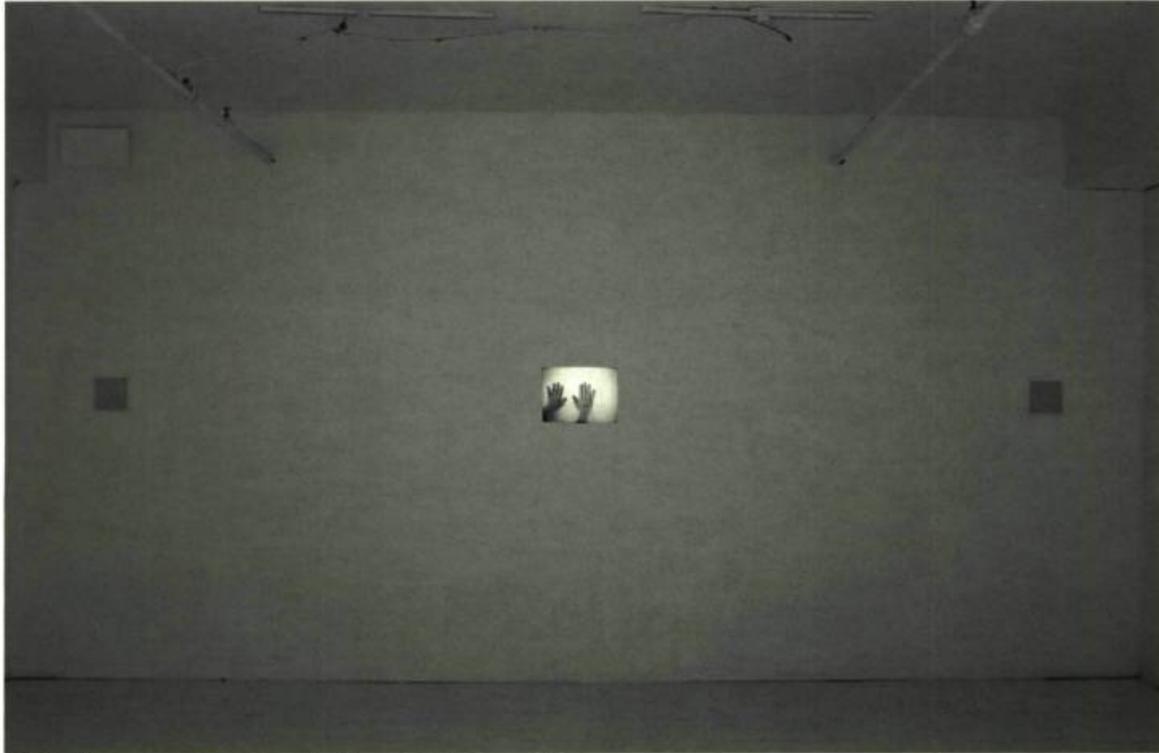
Ainsi, même si l'artiste a délaissé la figure du cercle que plusieurs de ses réalisations antérieures privilégiaient, elle n'en continue pas moins d'interroger les notions de vertige et d'irrésolution qui y étaient associées. Si l'installation *Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous* (1998) résultait effectivement d'une structure circulaire, elle invitait également le spectateur à expérimenter le dispositif

depuis son centre (*Parachute #98*). Il en était de même avec *Le cercle des épithètes* (1992-94) et *L'Horizon des événements* (1994-1995), une constante donc observée jusqu'ici, mais à laquelle déroge l'installation présentée chez Skol. Cette fois-ci, l'espace construit est découvert à partir du seuil, et seulement à partir de celui-ci, ce qui permet en quelque sorte d'en exhiber les coulisses. Bien que captivé par ce qui se trouve devant lui, le spectateur reste conscient des limites physiques de l'installation, qui apparaît soudain dans l'espace d'exposition comme un petit théâtre au sein duquel l'artiste a mis en scène, sous des modalités bien précises, des personnages aussi abstraits que le temps et l'espace.

C'est une rencontre avec ces concepts que, indirectement, le titre de l'installation, *Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main*, suggère. L'énigme qui était posée d'entrée de jeu et qui, semble-t-il, devait être résolue, n'en était pas une ou, du moins, dissimulait ses véritables enjeux. En fait, en nourrissant la déception du spectateur à certains égards — telle l'impossibilité de reconstituer le récit offert par la trame sonore ou d'avoir une emprise sur le lieu —, le dispositif l'amène ailleurs et précisément là où il ne s'y attendait pas. Ailleurs, c'est peut-être en dehors de lui, le temps d'un vertige.

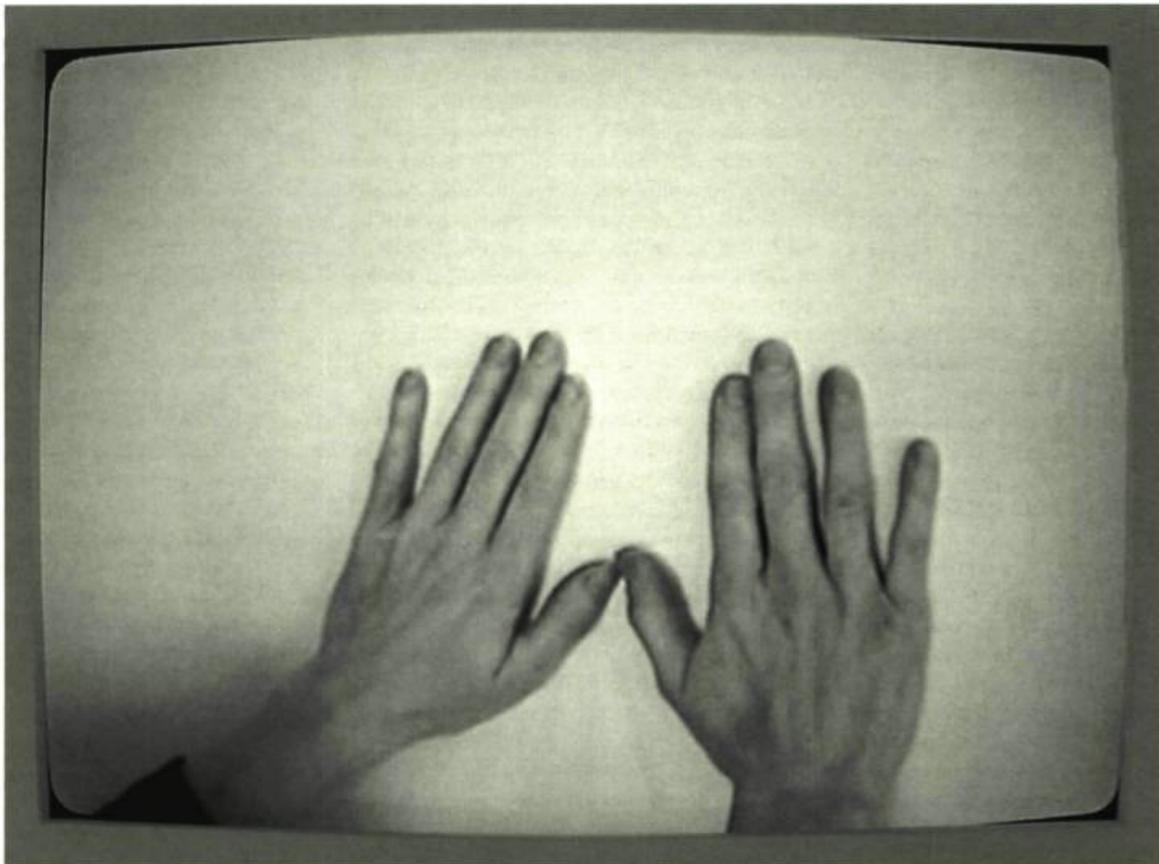
En déjouant les conventions menant à l'intelligible, l'artiste s'approprie les notions de temps et d'espace en les rendant tangibles. En cela, elle pointe également leur « inexistence » ou leur impossible préhension dans l'absence de médiations, mais aussi leur valeur relative. Il se pourrait bien qu'une bonne part de l'efficacité de cette installation se loge dans cette manière de provoquer chez le spectateur un état vacillant durant lequel sa déroute devient la meilleure garantie dans l'atteinte de ce « quelque chose » nimbé de mystère dont parle le titre. À elle seule, la position du spectateur, à l'orée du dispositif, inscrit fondamentalement l'expérience dans le registre de l'ambiguïté et de l'indécidable. Sur tous les plans il est vrai, la perception demeure liminale. De ce point de vue unique et fixe que, dès le départ, l'installation assigne au visiteur, survient une série de déplacements vers les marges, celles du regard, du langage et du corps. Cette expérience n'apaisera jamais les irrésolutions soulevées, comme un supplice prolongé qui sait pourtant ne jamais s'aliéner une certaine beauté.

MARIE-ÈVE CHARRON



Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main de Claire Savoie, 2000

DR



Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main de Claire Savoie, 2000

DR